

**C'EST QUOI
CE ROMAN ?**



© 2014 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Photographie de couverture : Emmanuelle Real

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

CORINNE DEVILLAIRE

**C'EST QUOI
CE ROMAN ?**

ROMAN



éditions

THIERRY MARCHAISSE

À Raphaële, Philippe et Romain

**LES JOIES
DE LA GRAND-MATERNITÉ**

DÉPOSITION DE CLARISSE

C'est maman qui a proposé la halte chez Malou, au retour de nos vacances en Autriche. Mais on ne peut pas lui en vouloir. Elle croyait bien faire. Jusque-là, je n'avais vu la mère de papa qu'une seule fois : le jour de son mariage avec son dernier mari. Je ne m'en souviens presque pas. C'était il y a longtemps. J'étais trop petite. Pierre, lui, était dans le ventre de maman. Ça se voit sur la photo. S'il est exact que les fœtus entendent tout, lui aussi a assisté à la réception, d'une certaine façon. Mais je ne crois pas qu'à ce stade de la gestation, la mémoire soit vraiment opérationnelle. Bref, mon petit frère ne pourrait pas non plus vous raconter grand-chose. Par contre, Clothilde, notre grande sœur, a une mémoire de pachyderme. Elle avait déjà sept ou huit ans. Si elle était en état de témoigner, elle vous raconterait tout dans les détails. J'espère que bientôt elle ira mieux !

Je précise que papa n'est pas particulièrement proche de sa mère. Avec le recul, je me demande même pourquoi il s'est cru obligé d'accepter cette escale. Peut-être pour équilibrer la balance, puisqu'on venait de passer huit jours chez mes grands-parents maternels. Mais je crois surtout que cette proposition inattendue l'a pris de court et qu'il voulait éviter les questions de

maman. Elles n'auraient pas manqué de pleuvoir s'il avait refusé de faire ce petit détour. Il faut toujours qu'elle décortique tout...

Non. C'est juste une déformation professionnelle : elle est psy. Quand elle nous écoute, c'est très agaçant, l'impression qu'elle donne de connaître à l'avance la fin de nos phrases. Avec elle, difficile de se sentir chez soi dans sa tête. Papa a trouvé la parade : il ne dit plus rien.

En attendant, il faut reconnaître que maman a sûrement raison au sujet de Malou, quand elle prétend que c'est à cause d'elle si nous sommes une famille sans attaches et que tout ça est arrivé. Il paraît qu'il n'y a pas d'interdit qui vaille, lorsque les liens de parenté ne sont pas clairement définis au départ. Du côté de papa, ils ne l'étaient pas, justement. D'ailleurs, il s'est toujours plaint d'être né de « mère inconnue » ! Alors, non pas que je veuille défendre Clothilde, mais dans ce contexte, difficile pour nous trois, au début, de considérer Malou comme notre grand-mère.

Je me souviens parfaitement de la scène de notre arrivée. Papa s'annonce à l'interphone. Les grilles de la propriété s'entrouvrent aussitôt. Nous roulons à travers le parc. La minute jusqu'au perron est silencieuse dans la voiture : nous sommes tous impressionnés par l'interminable allée de platanes. Pierre veut savoir si « la dame » habite un château hanté. Maman répond que c'est elle le fantôme, puisqu'elle ne donne plus de nouvelles et n'en prend pas de nous depuis très longtemps.

Malou se tient en haut des marches, « spectrale », comme dirait papa. De la banquette arrière, mon petit frère, ma sœur et moi, nous la trouvons très grande et très belle. Tout le monde descend de voiture, elle s'approche, ouvre à mon père ses bras immenses et l'enlace avec distance. Puis vient le tour de maman. L'étreinte est un peu plus affectueuse. C'est ensuite à nous : elle se penche alors en souriant. Elle porte un parfum sublime. Ses lèvres sont

fraîches sur nos joues. Je fais discrètement remarquer à Clothilde que Pierre n'a pas essuyé les siennes dans sa manche, et que c'est plutôt bon signe.

JOURNAL DE MALOU

Vendredi 30 août 1985, 15 heures.

L'arrivée à l'improviste de mon fils et de sa famille, en début d'après-midi, me ramène avec une violence inouïe à la réalité des années écoulées. Et une idée me terrorise. Se pourrait-il qu'au seul contact de cette progéniture bruyante resurgissent les rides dont Robert m'a presque débarrassé le visage ?

La meilleure façon de préserver sa jeunesse est surtout d'éviter sa descendance. On ne se méfie jamais assez des enfants et petits-enfants. Ils ont vite fait de vous transformer en relique et en boîte à souvenirs ambulante. Je vois venir les questions idiotes : « C'était comment à ton époque ? Ça existait, la télé, quand tu étais jeune ? Tu avais quel âge quand je suis né ? »

Tenir Frédéric à distance a toujours été mon secret de beauté. Alors, pourquoi faudrait-il que cela cesse ? Qu'est-ce qui lui prend de rappliquer aujourd'hui dans son costume de père et d'époux, sans même prévenir ?

Sa marmaille aurait brusquement manifesté l'envie de me connaître... voilà ce qu'il a marmonné sur le perron ! On ne peut pas dire qu'il se soit beaucoup creusé les méninges. Non mais, c'est quoi ce roman ? M'imaginait-il déjà sénile ? Espérait-il sérieusement me voir enfileur la panoplie de grand-mère qu'il est venu me tendre avec sa délégation ?

Quelle idée peut-il bien avoir derrière la tête ? L'heure de l'héritage n'a quand même pas sonné. Qu'ils repartent ! Qu'ils ne viennent pas me narguer avec leur jeunesse ! Qu'ils ne me fassent pas perdre mon temps ! Qu'ils ne m'en dilapident pas le capital ! Je

n'ai plus, comme eux, l'avenir à perte de vue. Et leur proximité ne fait que me renvoyer à cette épouvantable évidence.

Mais comment les gens de mon âge font-ils pour vieillir sans hurler ? Pas question, en ce qui me concerne, de rendre les armes. Et ce n'est pas pour cette fichue « famille » que je vais commencer.

MÉMOIRES DE CLOTHILDE

J'ai tout fait pour garder secrète ma première histoire d'amour. La seule grande histoire de ma vie. Certes, il s'agissait d'une liaison coupable, mais je craignais avant toute chose que ma famille ne la prît pas au sérieux. L'homme que j'aimais avait la malchance de s'appeler Robert... exactement comme notre chien, un mini molosse à tête carrée, auquel des yeux tombants, un museau plissé et une truffe molle donnaient un air blasé en toutes circonstances. En public, Robert produisait toujours son effet, lorsqu'à l'appel de son vilain nom, on le voyait débouler toutes babines au vent.

Clarisse tenait beaucoup à attribuer aux animaux de la maison des noms tirés du calendrier. Cela venait de ses toutes premières lectures. Les aventures d'Edgar le canard, d'Albert le hamster ou de Huguette la belette avaient semé chez ma sœur cadette l'envie insolite d'affubler nos bêtes à plumes, à poils, à écailles ou à carapace de patronymes hideux. Et sa préférence allait aux prénoms les plus vieillots encore en vogue au village. Avant l'arrivée du chien, s'étaient ainsi succédé chez nous Odette et Raymond, un couple discret de poissons rouges, une grosse tortue répondant au champêtre « Fernande », un lapin baptisé Gaston, et Ginette, une affreuse chatte blanche à taches rousses, dont les rejetons proliféraient un peu partout dans les environs.

Quand Robert appelait chez mes parents, au début, et que maman décrochait la première, elle ne pouvait résister au plaisir

de clamer d'un bout à l'autre de la maison : « Clothiiiiilde! Robert... au téléphone! » Ce qui avait le double effet de déclencher l'hilarité générale et de faire détalé le chien en direction du bureau, dans la même précipitation que moi.

Je le hais, je l'exècre, je l'abomine, ce clebs sur lequel immanquablement je trébuche, et qui vient – comme un fait exprès – couiner juste sous l'appareil. L'écouteur diffuse des mots tendres que je ne capte que par bribes. Rien n'est plus horripilant. Bon sang! Que cette calamité aille souffrir ailleurs! Alors, d'un revers du pied énergique, dont j'améliore chaque jour la technique, le rase-moquette et les hurlements qui en sortent sont catapultés à l'autre extrémité du couloir.

« Bonsoir ma douce, comment s'est passée ta journée? »

À grand renfort de contorsions, je repousse la porte de l'extrémité d'un orteil. Le tour est joué. Je suis au calme. L'heure que j'attendais est venue : le jardin vaporise un brin de fraîcheur à travers la pièce. La lune projette contre le mur l'ombre frémissante des arbres. Dans leur ramure, on entend le soir respirer, et pendant que le ciel descend, par la fenêtre entrebâillée, les parfums de la nuit remontent. L'été touche à sa fin. J'ai seize ans. Et près de trente années ont beau s'être écoulées depuis, rien n'est encore venu altérer la magie singulière de ces parenthèses prénocturnes. Ni voiler le souvenir sonore de la voix claire et posée. Jamais non plus je ne suis parvenue à chasser de mon esprit les rares moments passés avec cet homme. Et je me les suis tant de fois remémorés que j'ai fini par les remettre dans le bon ordre.

DÉPOSITION DE CLARISSE

Nous étions tous un peu tendus en arrivant. Visiblement, papa n'était pas à l'aise. Il s'est excusé plusieurs fois de notre arrivée

impromptue, et a tout de suite rassuré Malou : nous ne resterions pas longtemps. Il ne voulait pas déranger.

Juste avant, dans la voiture, cette question avait provoqué (fait inhabituel) une dispute entre mes parents. Maman ne concevait pas qu'il puisse, un seul instant, imaginer déranger sa mère, alors qu'il ne l'avait pas vue depuis des années. Si tel devait être le cas, elle affirmait qu'on tiendrait alors un spécimen assez unique de « mère dégénérée » au sens propre. Elle n'y allait pas par quatre chemins.

Papa a ironiquement répondu que tout le monde n'avait pas la chance de descendre en droite ligne de gens aussi extraordinaires, « au sens propre », que ses beaux-parents.

Maman a répliqué que les rapports sains qu'elle entretenait désormais avec eux n'étaient pas une question de « chance », comme il le savait très bien, mais le fruit d'une thérapie familiale de plusieurs années. C'était une tâche à laquelle mon grand-père, ma grand-mère et elle-même avaient eu l'intelligence, ou le courage, elle le laissait libre d'apprécier, de s'atteler. Il ne tenait qu'à papa d'entamer, à son tour, un travail personnel, s'il souhaitait améliorer sa relation avec Malou. Il avait d'autant moins d'excuses que le milieu des psys ne lui était pas totalement étranger.

Papa a répondu qu'elle ne croyait pas si bien dire en parlant de « milieu ». Il a même ajouté qu'il n'était pas pressé d'y être introduit, dans sa « mafia ».

Sur ce point, moi, je ne suis pas d'accord. Je trouve les psys plus fréquentables que les comédiens miteux que mon père s'évertue à mettre en scène.

Comme maman ne rétorquait rien, papa en a profité pour porter le coup de grâce : « Cela dit, je t'accorde que tu es on ne peut mieux placée pour parler de dégénérescence familiale. »

Maman est issue d'un mariage consanguin. Mes grands-parents sont cousins germains. Lourd, pas vrai, ce genre d'héritage ? Mais

on ne dénombre aucun mongolien dans la descendance pour l'instant. À part Clothilde qui souffre d'hypertrophie neuronale... Je plaisante ! C'est une image, pour dire qu'elle est surdouée.

Ce qui n'est pas mon cas... du moins, officiellement. Contrairement à elle, j'ai eu l'intelligence de ne pas trop en faire à l'école. Je ne suis pas folle, moi ! Je n'ai aucune envie de suivre les traces de ma sœur. Si c'est pour finir comme elle, merci bien !

Bref, pour répondre aux mesquineries de mon père, maman lui a rappelé la différence de classe sociale qui les séparait. La consanguinité, c'était bien connu, touchait moins les roturiers que l'aristocratie : un partout !

La réponse de mon père fut expéditive : « La consanguinité est une tare, pas un privilège. »

À ce stade de la discussion, maman a précisé qu'elle s'adressait maintenant à lui « en tant que psychanalyste et épouse ». Double casquette qui l'autorisait à lui parler sans détour. En se mariant avec un étranger, qui plus est « de basse extraction », elle avait fait un choix hygiénique : celui de ne pas transmettre à ses enfants les « tares » éventuelles de certains de leurs ancêtres. Elle ne le regrettait nullement. Mais est-ce que les choses étaient aussi claires de son côté ? Qu'il commence par balayer devant sa porte, c'était la meilleure des choses qu'il pouvait faire, pour lui comme pour nous. Lorsqu'il en serait là, elle se déclarait prête, quant à elle, à reprendre la discussion. En attendant, le débat était clos.

Ça ne pouvait pas mieux tomber : la voiture arrivait devant la grille. Tout un art chez maman. C'est à ce genre de petites choses qu'on reconnaît la professionnelle de l'écoute, qui a l'habitude de chronométrer ses consultations.

MÉMOIRES DE CLOTHILDE

Depuis notre rencontre, Robert m'appelle tous les soirs. Nous n'avons pas d'autre moyen de faire connaissance. Alors je passe mes journées à attendre ce grand moment en élaborant une liste d'occupations fictives, censées remplir mon maigre emploi du temps, s'il venait à me questionner. Ne jamais paraître inactive : c'est la règle numéro un. Règle numéro deux : éviter dorénavant de laisser maman décrocher. Les portables n'existent pas encore à cette époque. Tous les soirs, à l'heure convenue, je reste donc à proximité du téléphone, au fil duquel je me tiens ensuite pendue, comme un perfusé à son tube. Goutte à goutte, j'absorbe ce que me dit Robert. Ses paroles sont des ordonnances. Je les bois comme un sirop calmant qu'il m'aurait prescrit. Ça tombe bien : il est chirurgien.

Progressivement la durée de nos communications s'allonge. On ne peut toutefois pas dire que ce soit grâce à moi ! S'il veut entendre le son de ma voix, il est en effet obligé de me questionner. Et comme je me soucie, entre autres, de ne pas casser le mystère dont il m'auréole, je ne développe pas mes réponses. Mais si j'ai tant de mal à parler, c'est surtout parce qu'il m'impressionne. L'étendue de son savoir, sa conversation élégante, la variété de ses propos, l'aisance et la précision avec lesquelles il passe d'un concept à l'autre sont tout simplement étourdissantes. Je me sens comme une espèce d'ignare face à cet esprit universel. Comment fait-il pour connaître autant de choses dans des domaines aussi différents que la botanique, l'histoire ou la sculpture ? Où trouve-t-il le temps, malgré un agenda professionnel plein à craquer, d'être aussi calé en littérature ?

Coup de chance ! Un beau soir vient mon tour de le stupéfier. Il s'est rendu, dans la journée, rue du Docteur Blanche. Je lui fais spontanément remarquer que c'est le médecin qui soignait Gérard de Nerval : « Mais... ? Tu sais ça, ma chérie ? »

Au fil des jours, les occasions de piquer son admiration se multiplient. Il trouve que je m'exprime poétiquement. Je me souviens notamment d'une fois où, décrivant la maison de mes parents, je mentionne les oignons « en dormance » à la cave. La tournure l'enchanté. Parfois, Robert me met au défi de l'épater en me demandant de réciter des vers connus sur lesquels il s' imagine me coller. Il ne sait visiblement pas à qui il a affaire. Je les lui récite du tac au tac ! « Alors ? C'est qui la plus forte ? »

En peu de temps, il m'est donc facile de constater que les connaissances dont je me suis toujours gavée constituent une arme de séduction redoutable. Quelle satisfaction, vraiment ! Et quelle victoire que d'être ainsi parvenue à séduire un homme de son érudition. L'air de rien, j'ai même triomphé de la différence d'âge qui aurait pu, à ses yeux, constituer un frein. Dire qu'il pourrait être mon grand-père ! Plus j'y pense, et plus – décédément – cette idée me plaît. D'ailleurs, c'est presque le cas, puisqu'il a épousé Malou, ma grand-mère.

JOURNAL DE MALOU

Vendredi 30 août 1985, 16 heures.

Je suis toujours en état de choc. J'ai l'impression de fonctionner en conduite automatique depuis qu'ils ont fait irruption chez moi. Toute mon énergie passe à assurer les gestes d'hospitalité les plus simples : servir les rafraîchissements, faire visiter la maison, le parc, distribuer le linge de toilette, vérifier que rien ne leur manque. Les échanges sont très protocolaires, mais cela n'a aucune espèce d'importance. En ne m'en tenant qu'aux questions pratiques, je donne l'illusion d'être disponible.

Robert n'arrive que dans trois heures. Il faut que je réussisse à tenir jusque-là. Pour une fois que je suis pressée de le voir rentrer, j'espère qu'il ne sera pas retardé par une complication de dernière

minute! Son agenda était chargé aujourd'hui : rhinoplasties, implants, liposuccions. S'il espérait un peu récupérer, son week-end s'annonce d'autant plus mal qu'il peut d'emblée faire une croix sur le tennis, le golf ou l'escalade. Hors de question que je reste toute seule ici avec eux. Hors de question qu'il s'absente.

Tout cela est de ma faute, aussi! Si seulement je n'avais pas annulé ma séance de soins sur un coup de tête! Si je m'étais rendue à l'institut comme prévu, nous n'aurions même pas su qu'ils étaient passés. Moralité : ne jamais laisser de place à l'imprévu! Je m'en veux. Cette défaillance doit me servir de leçon.

MÉMOIRES DE CLOTHILDE

M'extraire des contrariétés de la vie par l'exercice de la pensée a été un réflexe durant toute mon enfance. Très longtemps j'ai eu recours à cette faculté que je me croyais seule à détenir. Simple question de survie. À seize ans, il m'arrivait encore souvent de « m'absenter », afin de vivre ailleurs, en pointillé, des expériences imaginaires. La « pensée magique ». J'aime cette formule de ma mère. L'existence de mondes parallèles, que je m'empressais de rejoindre chaque fois que la réalité me pesait, m'était salvatrice. Aussi n'ai-je, jusqu'à seize ans, vécu que des histoires d'amour fantasmées. Personne ne pouvait par exemple se douter qu'après sa journée d'école, le vilain petit canard, boudé pendant la récréation, était secrètement attendu par toutes sortes de gens extraordinaires, spécialement venus lui faire la conversation et goûter sa compagnie. Personne ne les apercevait, derrière les grilles de l'école, ces chimériques amoureux qui n'apparaissaient que pour moi et m'encourageaient silencieusement à tenir.

Et en classe, comme j'avais toujours fini la première, il n'y avait pas le moindre risque que l'on me surprît à lire sur les lèvres d'un beau visage invisible les mots d'amour les plus réconfortants.

JOURNAL DE MALOU

Vendredi 30 août 1985, 16 h 45.

Je m'affaire. C'est la seule façon de ne pas me laisser submerger par le désarroi. Courir aux quatre coins de la maison, préparer leurs chambres, les installer, m'assurer de leur confort, m'occupe suffisamment l'esprit pour ne pas le perdre. Le caractère inopiné de leur visite me fournit finalement un très bon prétexte pour ne pas être complètement disponible. La situation est donc moins douloureuse que je ne le craignais. Cette multitude de choses à accomplir, avant le retour de Robert, me sauve. Lorsqu'il sera là, ce sera différent : il leur fera la conversation. Je ne serai pas seule face à eux.

Autre chose : j'ai eu un mal fou à m'éclipser cinq minutes pour venir prendre des notes. Pierre, le petit dernier de mon fils, me suit partout. Où que j'aille, il m'emboîte le pas. La compagnie permanente de cet enfant me donne l'impression singulière d'être sous surveillance rapprochée. Et s'il m'arrive un court instant de l'oublier ou de penser à autre chose, il réapparaît aussitôt, devant, à côté, derrière, comme un petit génie opiniâtre. Il scrute, examine, inspecte, se hisse sur les orteils pour vérifier ce que je fais, fourre son nez dans tout, reste collé à moi pour ne pas perdre une miette de ce qu'il observe. Particulier, comme comportement... Voilà pourquoi j'ai dû ruser pour m'isoler. D'ailleurs, bien que seule dans la chambre, j'ai encore l'impression qu'il m'épie.

Bref : il faut que je redescende préparer le repas. S'il me rejoint, tant pis pour lui, il m'aidera. Peut-être attend-il que je lui parle ?

MÉMOIRES DE CLOTHILDE

La rencontre avec Robert met un terme à mon enfance, une période que je n'aime pas. Ma liaison avec lui me délivre des

cavités de cet univers nébuleux. On est mal, au royaume des pulsions, des instincts, des peurs primitives et des terreurs surgies de la nuit des temps. Je veux rompre la poche hermétique et liquide, où je stagne depuis que je suis au monde. Cette rupture signifie la délivrance, la fin du chaos, l'aboutissement. Les particules qui composent ma vie cessent d'être volatiles. Elles s'ordonnent et se cristallisent. Toute la matière s'organise. Les poussières en suspension se fixent en formant des concrétions. Enfin, j'entre dans l'espace compact et sédimenté des adultes, ce grand espace clair que j'entrapercevais derrière les parois troubles de ma bulle. C'est à partir de ce moment que mon histoire commence. Le 30 août 1985 très précisément.

Elle ne va durer que neuf semaines. Les neuf semaines d'une passion démente entre Robert et moi. Neuf semaines jalonnées par nos trois rencontres : fin août, fin septembre et à la Toussaint. Les neuf semaines de ma vie.

Voilà pourquoi je me rappelle absolument tout, à l'heure, à la minute, à la seconde près. Condensée sur une durée si courte, la puissance d'un amour capable de remplir une existence atteint le seuil de pressurisation le plus élevé. Or, face aux obstacles et à l'adversité, nous avons vraiment appris à nous connaître, je veux dire, à nous connaître totalement.

Puis l'histoire s'arrête... et ma mémoire lâche. Le 3 novembre au soir, très exactement. À partir de cette date et pendant presque trente ans, ma vie est un écran en veille.

Qu'importe aujourd'hui ! La seule chose que j'ai envie de retenir, c'est que la distance géographique, la rareté de nos contacts physiques, la clandestinité de notre histoire n'ont fait qu'amplifier l'intensité de notre liaison. Une liaison que j'ai ensuite mentalement fait durer. Dans le souvenir de laquelle je me suis retirée. Pour continuer de vivre auprès de lui. De lui exclusivement.

Notre passion a tout pulvérisé en survenant. Comme si nous avions franchi une zone rouge pour accéder à la chambre d'un

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2014 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.